

12 Karina Raeck (Allemagne) au travail.

13 John Davies (Grande-Bretagne): « For the last time », 1972. Un psychodrame figé qui tout à la fois attire et repousse le spectateur.

14 Ana Lupaș (Roumanie): Tapis volant, symbole de la paix. Retrouver dans l'œuvre d'art les caractéristiques de la fête.

si, sur celui-ci, pouvait encore se découvrir des alternatives qui éviteraient de ramener l'homme à la situation actuelle.

L'Américain Charles Simonds échappe totalement au circuit commercial des galeries en réalisant, dans la rue, dans une encoignure de fenêtre, le long d'un caniveau, de petites constructions de terre glaise inspirées par les lieux où elles sont situées et que pourrait utiliser une civilisation miniaturisée. De ces œuvres abandonnées sitôt que faites, éphémères, seul le film garde mémoire. Dans son très beau film « Body, landscape, dwelling », Charles Simonds couché sur le sol reconstruit, en terre, sur son corps, les courbes du paysage qui l'environne. Ainsi se fait à nouveau jour une participation avec la nature, un sens cosmique et romantique qui semblait avoir disparu de l'art contemporain.

Ces activités « fétichistes » peuvent prendre des formes assez diverses: Joel Fisher fabrique, à partir de ses vêtements, de ses cheveux... des feuilles de papier, Thomas Kovachevich réalise des objets à manipuler; elles peuvent aussi, dans la direction indiquée par Paul Thek, donner lieu à une sorte de célébration, comme c'est le cas pour Jean Clareboudt. Ici le fétichisme rejoint l'environnement présent à cette Biennale avec ces mannequins masqués de John Davies qui tissent autour d'eux un étrange climat mental proche des photos d'un psychodrame ou les boutiques du Canadien Mark Prent à l'étal desquelles sont débités, comme marchandises consommables, des corps humains. Ainsi des carcasses d'hommes ou de femmes pendent-elles à des crocs de bouchers, des bocaux d'yeux voisinent-ils avec des plats de sexes ou d'oreilles humaines...

Rien de comparable n'existe entre ces œuvres et les travaux des artistes préoccupés de problèmes de couleur ou de support, si ce n'est l'attention portée par ceux-ci au geste du peintre, à son activité artisanale. Ce courant, particulièrement important en France où le groupe « Support-Surface », avant son éclatement, avait sensibilisé à ces problèmes le jeu artistique, trouve des résonances en Angleterre avec Stephen Buckley, en Allemagne avec Edgar Hofschen, et surtout des parallèles américains comme Edda Renouf, dont l'œuvre délicate prolonge les recherches d'Agnès Martin, de Jackie Winsor ou d'Alan Shields, qui conjugue les problèmes de formes et de couleurs avec la thématique du mouvement hippy.

Pour les plus intéressants des participants français: Louis Cane, Christian Jaccard, Jean-Michel Meurice ou Jean-Pierre Péricaud, le problème se situe au point déterminé intuitivement par les grands peintres abstraits américains des années cinquante: Jackson Pollock, Mark Rothko ou Barnett Newman. Le pouvoir d'expansion de la couleur manifeste surtout chez Cane et Meurice, l'activité maniaque de Christian Jaccard tressant des éléments de ficelle à partir desquels il empreinte ses toiles, la répétition systématique de quatre couleurs dans des gestes ramenés à leur plus extrême simplicité pour Péricaud, singularisent leur travail.

A côté de ces deux ensembles gravite la multiplicité des attitudes individuelles. Si l'action politique s'emporte pour la Brigade Ramona Parra du Chili qui, sur de longues palissades peintes, se livre à l'enseignement et à la formation de la population comme elle l'emporte pour le groupe Equipo Crónica qui dans ses toiles, pleines de citations d'autres peintres, dénonce la collusion de la culture et du

13



14

